



Tahar Ouettar

Ecrivain algérien arabisant, Tahar Ouettar est une sorte de tisserand des mots. Il est d'ailleurs né à Madora, dans les Aurès, village où l'on rapporte que l'écrivain latin Apulée, auteur de « L'Ane d'or », vit le jour. Ses romans sont traduits en américain, en russe, en ouzbek. « L'As », qui évoque symboliquement la participation héroïque des communistes algériens à la guerre de libération nationale, n'a été accessible aux lecteurs français qu'à partir de 1983 (Messidor). « Les Noces de mulet » (Messidor 1985) développent une parabole sur le pouvoir dans un pays arabe imaginaire.

« Le pêcheur et le palais » (Messidor 1986) est un roman fantastique où un pêcheur bon et naïf affronte la peur, le fanatisme, la haine et, finalement, l'amour. Tahar Ouettar est un grand ciseleur de métaphores. A cinquante ans, la notoriété ne lui a pas tourné la tête. Il entend rester un « écrivain public », une sorte d'« amateur » à l'écoute d'un peuple qui le lui rend bien.

Constantine mon amour

Q

UAND j'y entrai, en 1952, pour la première fois, je ne prêtai aucune attention ni à son site ni à l'architecture de ses constructions. Je venais de la campagne. Plutôt d'une bourgade où l'on a vite fait de se familiariser avec les gens ; d'en aimer certains et d'en détester d'autres.

Le plus frappant, dans cette ville, c'était la diversité des traits et des visages. Il y en avait de toutes sortes. Des Européens de tout genre, des Africains et des Asiatiques de tous types et de toutes les couleurs. Des visages qui se renouvellent à tout instant. Impossible à fixer dans la mémoire visuelle.

Tôt le matin, avec l'arrivée des marchands de légumes du Hamma, derrière leurs bourriques et suivis de bandes de lycéens se croisant en tous sens, la ville se réveille.

A midi, une certaine accalmie semble régner sur la cité. Mais, dès 16 heures, l'agitation reprend, pour ne cesser que tard dans la nuit.

Le printemps, à Constantine, a vraiment quelque chose de particulier. C'est une espèce de moment édénique. Dans les ruelles étroites s'exhibent toutes sortes de beautés. Françaises, Espagnoles, Italiennes et Maltaises, beautés venues de Nord ou du Sud, d'Anatolie ou des Balkans, opposent leur charme à celui des Juives, des Algériennes au teint brun, mat, clair ou roux. Leurs parfums venus de toutes les parties du monde, de toutes les races et de tous les continents, se bousculent et se mêlent aux odeurs exotiques de la ville.

Perplexe, l'artiste naissant que j'étais ne savait comment s'exprimer ni comment rendre tout cela.

Je fuyais vers le square de Belle-Vue et m'isolais, comme si j'étais un véritable poète. Un poète romantique, si j'ose dire.

Je n'étais jamais sûr de ce que j'écrivais. Et je n'ai jamais osé le lire à d'autres. Pourtant, pour tous les camarades de l'institut Ben-Badis, je passais pour l'un des plus inspirés de mon temps.

Venu à Constantine étudier la théologie pour devenir un homme de religion, j'ai vite fait de dévier de ma voie. Fasciné par tant de beautés ensorcelantes, j'ai fini par succomber, quitte à voir s'écrouler tous les espoirs que fondaient sur moi mon père, mon grand-père et tout le village.

Constantine, c'est la première ville à laquelle s'ouvrent mes yeux. Auparavant, je n'avais connu que de petits villages comme Sedrata, Souk-Ahras et aux autres bourgades environnantes de M'daourouch (1).

C'est alors, ce qui explique mon indifférence au site de Constantine et à son architecture, croyant que toutes les grandes villes, où les belles filles sont légion ressemblent à Constantine.

Mais, une fois à Tunis, qu'elle ne fut pas ma déception, alors que pour la première fois, je voyais la grande mer bleue.

Toute en pente douce vers la mer, Tunis semblait inclinée, comme si le temps l'avait outragée. Elle ne faisait que m'inspirer de la compassion comme seule une septuagénaire peut en susciter. Dans ses larges avenues, les gens semblaient perdus. La population est exagérément masculine. Las et résignés, les gens, vêtus à l'orientale, me rappellent mon village. Dans les grandes artères, comme l'avenue de Paris ou Bal-el-

Bahr, la vie y paraissait tout artificielle en comparaison avec les rues grouillantes de Constantine.

Loin d'elle, je voyais ma bien-aimée resurgir comme par enchantement. Une vierge bouillonnante de jeunesse, sur un cheval dont les pattes de devant étaient enfoncées dans la Méditerranée et celles postérieures dans le désert africain. Sa chevelure, une forêt de pins couvrant l'Atlas d'un bout à l'autre de Tunis au Maito Toubkal (2).

Une vraie Bohémienne, ma bien-aimée. Elle a fait le tour de toutes les contrées, de toutes les villes. Elle a volé d'un peu partout une goutte de sang ou une couleur de peau, pour aller se réfugier, ensuite, sur un des sommets telliens. Là où seuls les faucons peuvent faire un nid loin des périls. Là où il leur est loisible de contempler le monde tout en bas.

Las de la monotonie de Tunis, je suis de plus en plus hanté par Constantine. Je me réveille la nuit d'un rêve, où je m'imagine à une hauteur de plus de deux cents mètres sur le légendaire pont suspendu écoutant le brouhaha de la ville qui s'y rassemblait avant de se répandre sur le reste du monde. Comme un appel au secours lancé par un navire en détresse en plein océan. Je contemple le Rhumel tout en bas, semblable à une blessure que le temps ne cesse de creuser pour lui rappeler un souvenir, dont seule ma bien-aimée détient le secret.

Au fond du ravin, les pigeons volent bas, lointains comme des vagues et pâles souvenirs d'un Massinissa ou d'un Jugurtha ou de ces cavaliers numides qui, avec Hannibal ont traversé la mer, les Pyrénées et les Alpes pour prendre Rome. Ou encore de ces Romains qui l'ont occupée en 46 avant Jésus-Christ au terme d'une lutte féroce. Ou enfin, de

cette révolte populaire, du IV^e siècle, si acharnée qu'elle entraîne la destruction de la ville entière. Comment cela s'était-il passé ? Les habitants, l'avaient-ils démolie pour dissuader l'ennemi d'y rester ? Ou bien était-ce l'ennemi qui y avait mis le feu par représailles ? Seule cette blessure qui suinte dans les profondeurs du ravin peut nous le dire. Comme elle pourrait nous dire l'histoire des Vandales faisant le trajet en sens inverse et qui après avoir traversé la mer, pour parcourir tout l'Atlas se sont arrêtés à l'entrée de la ville. Leur sang coula à flots. Comme celui des Français qui l'ont assiégée une année durant. Ceux-là ont fini par offrir la vie du général Damremont en sacrifice au Rhumel avant de l'occuper et de faire couler leur propre sang ainsi que celui des autres.

Comme par représailles, une fois la ville conquise, les Français s'empresseront de l'ouvrir au monde en y édifiant, pour je ne sais qu'elle raison, ni plus ni moins que sept ponts.

De là, du plus haut des ponts suspendus, il est loisible, deux siècles et demi durant, d'entendre « Galou larab galou » (3), la populaire élégie chantée à la gloire de Salah Bey. Une élégie faite de joie et de tristesse pour dire la mort héroïque de cet homme qui témoignera avec la mosquée de Sidi Lakhdar « la grande mosquée » et un art de plus en plus raffiné que la présence coloniale n'était qu'un mauvais rêve que le réveil finira par dissiper tôt ou tard.

La nostalgie de ma bien-aimée se faisait de plus en plus poignante. Je ne pouvais mesurer sa présence qu'une fois loin d'elle. Entre nous deux, se dresse une guerre totale dont personne ne peut prédire s'il va en réchapper et revoir ses amis.

Dès la proclamation du cessez-le-feu et la parution des premiers numéros ro-
néotypés de la revue « El-Ahrar » (4)
dans les Aurès, je proposai au comman-
dement de la Wilaya 1 d'en faire une
revue hebdomadaire qui couvrirait les
événements de l'Est algérien.

Elle paraîtra à Constantine et sera im-
primée sur les presses mêmes de « la
Dépêche de Constantine ».

Ma joie fut immense, quand, fort de
l'accord du commandement, j'entrai
dans Constantine en compagnie d'un
petit groupe de maquisards venu me fa-
ciliter la tâche.

Me revoici, enfin, auprès de ma bien-
aimée. Le théologien qui devait sortir de
l'institut Ben-Badis, que les belles
Constantinoises séduisaient faisant de
lui un poète romantique, laissait place
au novelliste, au militant armé et im-
prégné de la pensée marxiste. La gan-
doura et la chechia sont remplacées par
une impeccable tenue militaire qu'ornait
au niveau de sa hanche droite un pisto-
let tchèque, sans pour autant se départir
de son calepin et de son stylo, il s'ap-
prête à donner à l'Algérie indépendante
sa première revue hebdomadaire en lan-
gue arabe.

Cependant, je dois reconnaître que
tout en vivant dans Constantine je ne
pouvais encore m'offrir l'occasion de la
voir. Plus j'y vivais, plus elle s'éloignait
de moi... Les événements nationaux se
précipitaient, les numéros de l'hebdoma-
daire de plus en plus étoffés se succe-
daient, tandis que seul, je rédigeais la
quasi-totalité des articles sur l'unique li-
notype arabe que possédait la « Dépê-
che de Constantine ». Pourtant, il y
avait Benabdallah, le seul linotypiste qui
pouvait m'aider. Mais mon ami était un
bon joueur de luth et un amateur du
haschich. Il multipliait les prétextes
d'une nuit à une autre — surtout
lorsqu'il avait su que j'étais habile à ma-
nier sa machine — « pour répondre à
des invitations qu'il est absolument im-
possible de décliner ». Le même scéna-
rio se répétait chaque semaine, et je me
retrouvais toujours seul pour la rédac-
tion, la composition, le tirage, la diffu-
sion et la collecte de l'argent des nu-
méros précédents.

Et au bout de mon voyage, je devais
répondre à Alger aux nombreuses
convocations des différents responsables
politiques. Tel un éclair, sept mois sont
vite passés. Et me voilà de nouveau éloi-
gné de ma bien-aimée. Je la quittais
pour Alger où je faisais paraître « El
Djamahir » (5) après l'interdiction
d'« El Ahrar ». Comme si l'on se lassait
déjà de notre liberté.

Alger diffère totalement de Constan-
tine et de Tunis. Si l'antique Circa est
bohémienne, débordante de jeunesse, et
si Tunis était la vieille inclinée n'inspi-
rant que la compassion, Alger était
comme une pièce qu'une femme vient
de quitter y laissant son parfum et l'es-
poir de revenir d'un instant à l'autre.

Je cherchais, sans cesse, Constantine
dans Alger. Mais, je ne trouvais que
l'odeur d'un parfum. Était-ce le sien ?
Reviendra-t-elle bientôt ? Je ne saurais
répondre.

Plus tard, et pendant des années, lors-
que je me rendais à Annaba en visite
aux parents, jamais, je ne ratais l'occa-
sion de passer par Constantine, pourtant
facile à éviter. Malgré son incroyable
encombrement, j'éprouvais un plaisir à
traverser ses ruelles tout en contemplant
sa beauté ensorcelante.

Peu à peu, j'ai commencé à m'interro-
ger sur ce qui m'attachait à cette ville.



« La ville semblait grande. Et aussi complexe qu'une mosaïque... » (Photo Magnum.)

Est-ce la terreur qu'inspire ce rocher sur
lequel repose Constantine et qui semble
menacé d'être réduit en miettes à cha-
que instant ?

Où est-ce cette Casbah qui, de loin,
ressemble à un vieux tapis posé à l'en-
vers ? Vue de l'intérieur, la Casbah
donne une impression d'au-delà dans le-
quel on s'enfonce au fur et à mesure
que l'on monte jusqu'au moment où
l'on se retrouve au bord du ravin. Au-
dessus, des cimes allant les unes à l'en-
contre des autres jusqu'à se perdre à
l'horizon. Tout en bas, le Rhumel char-
riant son torrent de boue dont on ne
saura jurer s'il ne provient pas du rocher
sur lequel est bâtie la ville. Est-ce bien
cet aspect effrayant ou cette particularité
qui font de Constantine une ville unique
dans son genre ?

Une ville perchée sur un rocher, en-
tourée d'un profond ravin et ne présen-
tant qu'une seule voie d'accès naturelle,
sept ponts, dont deux en câbles d'acier
suspendus et réagissant au moindre pas-
sage de voitures ou de calèches. Et cinq
autres en bloc de pierre, pareils à des
bras tentaculaires accrochés au reste de
la terre comme pour empêcher la ville
de s'envoler.

1970 : Constantine devient une obses-
sion permanente. Il y a en moi une
charge émotionnelle telle que je dois la
libérer à travers une œuvre.

Je me promenais dans la Casbah
quand l'envie de coucher, avec cette bo-
hémienne aux cheveux enchevêtrés, aux
nus pieds rivés au Rhumel, me saisit. Ça
ne pouvait être qu'un grand séisme (6).
Une union féconde entre deux âmes. Le
frémissement de deux corps s'abandon-
nant, pour un instant, l'un à l'autre pour
un don généreux.

Trois années passèrent et mon désir
ne faisait qu'augmenter, jusqu'à ce jour

de ce mois d'août de l'année 1973, alors
que je campais dans une caravane en
compagnie de mon épouse sous une
chaleur torride d'une cinquantaine de
degrés à l'intérieur et d'une quarantaine
à l'extérieur. Même notre petit réfrigé-
rateur ne fournissait plus de glace. Il nous
donnait de l'eau tiède et devenait une
source de chaleur et non de fraîcheur.
Nous étions obligés de le mettre à l'ar-
rêt.

Pendant vingt-quatre heures je n'ai
fait que parcourir les ruelles comme en-
sorcelé. Le troisième jour ce fut la déli-
vrance. Je ne savais plus par où com-
mencer. La ville semblait grande, Et
aussi complexe qu'une mosaïque. Je
n'avais qu'un désir, coucher avec elle.

Soudain, je découvre qu'entre le ravin
et le rocher, ce qui différencie Constan-
tine des autres villes, ce sont ces multi-
ples et caractéristiques odeurs. Elles
étaient si distinctes les unes des autres,
qu'on pouvait reconnaître l'odeur de la
chorba frik (7) qu'on préparait au qua-
trième étage à côté des plats de haricots.
Et, au deuxième étage, l'on versait de
l'huile d'olive sur la salade. Un peu plus
loin, l'on faisait rôtir une tête d'agneau
sur du charbon de bois à quelques mè-
tres d'une épluchure de figues de barba-
rie en voie de pourrissement.

J'avais trouvé la bonne clef, le mot de
passe sans lesquels jamais je n'aurais pu
pénétrer l'univers paradisiaque de ma
bien-aimée.

Je me réveillais à sept heures du ma-
tin. Un chapeau de paille sur la tête, un
stylo et un calepin en main, je descen-
dais la ville.

De la porte d'El-Kantara, je remon-
tais l'ex-rue Clemenceau, comme si je
refaisais mon itinéraire vieux de vingt
ans en me dirigeant vers l'institut Ben

Badis ou en suivant les pas d'une fille
dont le charme m'avait séduit avec l'es-
poir de la voir sentir ma présence et
comprendre mes tourments.

Lors de ces pérégrinations, la vue,
l'ouïe et l'odorat étaient constamment
en éveil.

Je n'avais guère d'efforts à fournir
pour trouver le sensationnel que je cher-
chais. A chaque pas surgissait mon
passé d'étudiant et de journaliste et mon
présent de romancier. J'allais de surprise
en surprise. Chacune d'elles pouvait me
fournir la matière de tout un roman. Je
me jetais à corps perdu dans l'écriture
— avec une moyenne de seize heures
par jour.

J'avais l'impression d'écrire, à une
maîtresse qui m'aurait quitté sans raison
aucune.

J'avais trouvé le titre principal : « le
Séisme ». Les ponts, la ville servaient de
têtes de chapitre. Et la matière était puis-
sée de mes notes quotidiennes.

J'étais dans un état d'exaltation conti-
nue. Arrivé au cinquième pont, je mar-
quais une pause de vingt-quatre heures,
en constatant que le risque était de ver-
ser dans la transcription, sans plus.

La nuit d'après, je me réveillais à
4 heures du matin en scandant : « Elle
m'a trouvé... Elle m'a trouvé... » Je
m'étais vu en rêve me pencher depuis le
pont de l'Ascenseur sur l'ensemble du
monde musulman. Sur son histoire en-
tière. Je traversais le temps et l'espace
pour arriver à ma bien-aimée qui a fini
par céder.

Au bout de seize jours, le roman était
prêt. J'y apportais quelques corrections
à l'encre rouge avant que ma femme
assure la frappe.

Pour enfin voir paraître à Beyrouth
un roman intitulé « Ez-Zizel » (8). Plus

sieurs éditions se succèdent et diffé-
rentes traductions suivent.

Pourtant, malgré tout ça, chaque fois
que je me suis retrouvé à Constantine, je
ne pouvais pas ne pas éprouver le be-
soin d'écrire. Non pas sur elle, mais,
pour ainsi dire, à elle.

Chaque fois que quelque chose se
passe à Constantine, les appels télépho-
niques affluent à la maison.

« Que lui veux-tu ? laisse ses démons
se reposer », me demande-t-on.

« C'est ma bien-aimée », répliquai-je.

Ville des contradictions, celle des Ber-
bères et des Arabes, celle des Algériens
et des Turcs. Ville orientale et occiden-
tale à la fois. Ville de Ben Badis et de
Malek Haddad, celle de Hadj Moham-
med Tahar Fergani et d'Enrico Macias.
Des intégristes et des communistes. Sé-
duisante et frondeuse.

Constantine mon amour !

Tahar Ouettar
Alger, mai 1987

Traduit par Amor Abada.

Notes du traducteur :

- (1) ex-Montesquieu.
- (2) Montagne au Maroc.
- (3) « Les Arabes racontent ».
- (4) « Les Hommes libres ».
- (5) « Les Masses ».
- (6) Allusion au titre d'un roman de l'auteur
« Ez-Zizel ».
- (7) Soupe à base de blé cueilli avant maturité
et concassé.
- (8) « Le Séisme ».